



PAOLO BACIGALUPI

la fille 
automate

Roman traduit de l'américain par Sara Doko

Extrait de la publication

Paolo Bacigalupi

La Fille automate

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par SARA DOKE



ISBN : 978-2-84626-384-9

Titre original: THE WINDUP GIRL

© Paolo Bacigalupi, 2009

© Éditions Au diable vauvert, 2012, pour la présente édition

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

1

— Non. Pas de mangoustan. (Anderson Lake se penche, l'index en avant.) Je veux celui-ci. *Kaw pollamai nee khap.* Celui à la peau rouge avec les poils verts.

La paysanne sourit, dévoilant des dents noircies par le bétel et désigne une pyramide de fruits entassés à côté d'elle.

— *Un nee chai mai kha?*

— C'est ça. Ceux-ci. *Khap.* (Anderson hoche la tête et se force à sourire.) Comment les appelle-t-on?

— *Ngaw.*

Elle prononce le nom lentement, par égard pour ses oreilles étrangères, et lui tend un échantillon.

Anderson prend le fruit en fronçant les sourcils.

— C'est nouveau?

— *Kha.*

Elle opine.

Anderson fait tourner le fruit dans sa main, l'étudie. Cela ressemble plus à une anémone de mer au ton criard, ou à un poisson-globe étrangement velu, qu'à un fruit. Des vrilles grossières saillent de toutes parts, lui chatouillent la paume. La peau du fruit a la couleur de la rouille vésiculeuse mais, quand il le renifle, il ne flaire aucune odeur de pourriture. Il semble parfaitement sain, malgré son apparence.

— *Ngaw*, répète la paysanne puis, comme si elle lisait ses pensées : Nouveau. Pas rouille.

Anderson hoche distraitement la tête. Le *soi* du marché autour bruisse des chalands matinaux de Bangkok. Des montagnes de durians emplissent les allées en piles puantes tandis que les poissons à tête de serpent et les *plaa* à nageoires rouges éclaboussent les passants depuis leurs bassins. Des bâches polymères d'huile de palme ploient sous la fournaise du soleil tropical, ombrant le marché avec leurs figurations peintes à la main de sociétés maritimes ou du visage de la Reine Enfant révéree. Un homme le bouscule, des poulets carmin à la main levée haut, qui se débattent et caquettent leur outrage, en route vers l'abattoir ; une femme en *pha sin* coloré marchande en souriant avec les vendeurs, faisant baisser les prix du riz U-*Tex* transpiraté et de la nouvelle variante de tomates.

Rien de tout cela ne touche Anderson.

— *Ngaw*, répète la femme, cherchant à attirer son attention.

Les longues vrilles du fruit lui chatouillent la paume, le mettant au défi de reconnaître son origine. Un nouveau succès thaï dans le piratage génétique, de même que les tomates, les aubergines et les piments qui débordent des étals avoisinants. Comme si les prophéties grahamites se réalisaient. Comme si saint François lui-même se retournait dans sa tombe, agité, se préparant à traverser le monde avec le trésor des calories historiques perdues.

Et les trompettes annonceront sa venue et l'Éden sera.

Anderson fait tourner le fruit étrange dans sa main. Il ne pue pas la cibiscose. Il ne présente pas la croûte de la rouille vésiculeuse. Aucun graffiti de charançon transpiraté ne décore sa peau. Fleurs, légumes, arbres et fruits forment la géographie mentale d'Anderson Lake, pourtant, il n'y trouve nulle aide qui le mènerait à une identification.

Ngaw. Un mystère.

Il mime l'action de le goûter, la paysanne reprend le fruit. Son pouce brun ouvre facilement l'écorce velue, révélant un cœur pâle. Translucide et veiné, il ne ressemble à rien autant qu'à un oignon au vinaigre tel qu'on en utilise pour décorer les Martini dans les centres de recherche de Des Moines.

Elle lui tend le fruit à nouveau. Anderson renifle avec méfiance. Inhale la fragrance fleurie. *Ngaw*. Cela ne devrait pas exister. Hier, cela n'existait pas. Hier, pas un seul étal de Bangkok ne vendait ce fruit ; à présent, ils sont entassés en pyramides autour de la femme crasseuse accroupie sur le sol à l'ombre partielle de son auvent. Autour de son cou, une amulette dorée étincelante du martyr Phra Seub lui fait un clin d'œil, c'est un talisman contre les épidémies agricoles des sociétés caloriques.

Anderson aimerait observer le fruit dans son habitat naturel, sur un arbre ou sous les feuilles d'un arbuste. Avec quelques informations supplémentaires, il pourrait deviner les gènes, la famille, il pourrait discerner un murmure du passé génétique que le royaume thaï tente de ressusciter, mais il ne voit aucun autre indice. Il glisse la boule translucide et lisse du *ngaw* dans sa bouche.

Un coup de poing de saveur, gorgé de sucre et de fertilité. La bombe florale collante recouvre sa langue. C'est comme s'il était de retour dans les champs HiGro de l'Iowa et qu'un agronome de la Convention Midwest offrait son premier sucre d'orge au garçon de ferme pieds nus qu'il était alors. Cette commotion de saveur – de véritable saveur – après une vie entière de privations.

La chaleur s'intensifie. Les chalands se bousculent et marchandent, mais rien ne le touche. Il fait rouler le *ngaw* dans sa bouche, les yeux fermés, goûtant le passé,

dégustant l'époque où ce fruit avait dû être abondant avant que la cibiscose, les charançons nippons transpiratés, la rouille vésiculeuse et la gale purulente n'aient rasé le paysage.

Dans la moiteur étouffante du soleil tropical, entre les grognements des buffles d'eau et les cris des poulets mourants, il est au paradis. S'il était grahamite, il tomberait à genoux pour remercier, extatique, la saveur du retour d'Éden.

Anderson crache le noyau noir dans sa main, souriant. Il a lu les carnets de voyages des botanistes et des explorateurs historiques, les hommes et les femmes qui ont vaincu la sauvagerie des jungles de la planète à la recherche de nouvelles espèces – leurs découvertes ne sont rien comparées à ce fruit unique.

Tous cherchaient à découvrir. Lui perçoit une résurrection.

La paysanne sourit fièrement, sûre de sa vente.

— *Ao gee kilo khat?*

Combien ?

— Sont-ils sûrs ? demande-t-il.

Elle désigne les certificats du ministère de l'Environnement sur le sol à côté d'elle, soulignant les dates d'inspection du doigt.

— Dernière variation, dit-elle. Meilleure qualité.

Anderson étudie les sceaux étincelants. Elle a certainement payé les chemises blanches plutôt que subi l'inspection complète qui aurait garanti l'immunité à la rouille vésiculeuse de huitième génération et la résistance aux cibiscoses 111.mt7 et mt8. Le cynisme d'Anderson estime que ça n'a pas vraiment d'importance. Les sceaux compliqués qui scintillent au soleil sont moins fonctionnels que talismaniques, juste de quoi rassurer les gens dans un monde dangereux. En vérité, si la cibiscose devait ressurgir, ces certificats ne changeraient rien. Ce serait une nouvelle variation et les tests aujourd'hui en

vigueur seraient inefficaces : les gens prieraient devant leurs amulettes de Phra Seub et les images du roi Rama XII, ils feraient des offrandes aux saints piliers de la cité et ils cracheraient leurs poumons, tous, quels que soient les sceaux du ministère sur leurs produits.

Anderson met le noyau dans sa poche.

— Je vais en prendre un kilo. Non. Deux. *Song.*

Il tend un sac de chanvre sans même tenter de marchander. Quoi que demande la paysanne, ce serait trop peu. Les miracles ont la valeur du monde. Un gène unique qui résiste à une épidémie calorique ou qui utilise plus efficacement l'ozone fait augmenter tous les prix. S'il avait examiné le marché à cet instant, partout cette évidence lui serait apparue. Les allées bruissent de Thaïs achetant de tout, depuis les versions piratées du riz U-Text aux variantes vermillon de volaille. Mais toutes ces denrées sont de vieilles améliorations, issues des manipulations d'AgriGen, de PurCal ou de Total Nutrient Holding. Les fruits d'une science ancienne, élaborée dans les entrailles des labos de recherche de la Convention Midwest.

Le *ngaw* est différent. Le *ngaw* ne vient pas du Midwest. Le royaume thaï est malin quand d'autres ne le sont pas. Il prospère tandis que des pays comme l'Inde, la Birmanie ou le Vietnam tombent comme des dominos, meurent de faim et mendient les avancées scientifiques des monopoles caloriques.

Quelques personnes s'arrêtent pour examiner les achats d'Anderson, même si lui estime leur prix dérisoire, eux le jugent trop élevé et passent leur chemin.

La femme lui tend les *ngaw* et Anderson rit presque de plaisir. Pas un seul de ces fruits velus ne devrait exister ; il pourrait tout aussi bien soupeser un sac de trilobites. Si ses soupçons sur leur origine sont exacts, ils représentent une

résurrection aussi choquante qu'un tyrannosaure se baladant sur Thanon Sukhumvit. Mais on peut dire la même chose des pommes de terre, des tomates et des piments dont le marché regorge dans une abondance magnifique, une collection impressionnante de noctombres que personne n'avait vue depuis une éternité. Dans cette cité au bord de la noyade, tout semble possible. Les fruits et les légumes sortent de la tombe, les fleurs éteintes reflleurissent sur les avenues et, derrière tout cela, le ministère de l'Environnement fait de la magie avec un matériel génétique perdu depuis des générations.

Son sac de fruits à la main, Anderson se glisse hors du *soi* vers l'avenue. Le trafic grouille, les navetteurs du matin ont envahi Thanon Rama IX comme le Mékong en pleine crue. Des vélos et des rickshaws, des buffles d'eau bleu-noir et d'immenses mastodontes à la démarche traînante.

Lorsqu'il voit arriver Anderson, Lao Gu sort de l'ombre d'un immeuble de bureaux en ruines, pinçant prudemment le mégot brûlant d'une cigarette. Noctombres encore. Elles sont partout. Nulle part ailleurs au monde, mais ici elles abondent. Lao Gu fourre le reste du tabac dans une poche de sa chemise en loques et trotte devant Anderson vers leur rickshaw.

Le vieux Chinois n'est qu'un épouvantail vêtu de guenilles, pourtant, il a de la chance. Il est vivant quand la plupart des siens sont morts. Il a un emploi quand les autres réfugiés de Malaisie sont entassés comme des poulets en batterie dans les tours étouffantes de l'Expansion. Lao Gu a des muscles secs et assez d'argent pour s'offrir des cigarettes Singha. Pour le reste des réfugiés yellow cards, il a la chance d'un roi.

Il enjambe la selle du rickshaw et attend patiemment qu'Anderson grimpe sur le siège derrière lui.

— Au bureau, lance ce dernier. *Bai khap*. (Il passe au chinois :) *Zou ba*.

Le vieil homme se dresse sur les pédales et ils se mélangent au trafic. Irritées par leur intrusion, les sonnettes de vélo tintent comme s'ils annonçaient la cibiscose. Lao Gu les ignore et se glisse dans le flux de l'embouteillage.

Anderson tend la main vers un autre *ngaw* mais se retient. Il doit les conserver. Ils ont trop de valeur pour qu'il les gobe comme un enfant gourmand. Les Thaïs ont trouvé une nouvelle manière de déterrer le passé et tout ce dont il a envie, c'est de se gaver des preuves de leur ingéniosité. Il tambourine des doigts sur le sac de fruits, luttant pour se contrôler.

Pour se distraire, il fouille son paquet de cigarettes et en allume une. Il aspire la fumée de tabac, savoure la brûlure, se souvient de sa surprise lorsqu'il a découvert les succès du royaume thaï et l'abondance des noctombres. Il pense à Yates. Se souvient de la déception de l'homme quand ils discutaient, face à face, l'histoire ressuscitée fumant entre eux.

— Les noctombres.

L'allumette de Yates étincela dans l'ombre des bureaux de SpringLife, illuminant ses traits fleuris quand il alluma la cigarette. Il inspira profondément. Le papier de riz crépita. Le bout incandescent brilla et Yates souffla un nuage de fumée vers le plafond où les ventilateurs peinaient à lutter contre la touffeur de la pièce.

— Aubergines. Tomates. Piments. Pommes de terre. Jasmin. Nicotiane. (Il leva sa cigarette et fronça un sourcil :) tabac.

Il aspira une nouvelle bouffée, plissant les yeux dans la fumée. Tout autour, les bureaux dans l'ombre et les ordinateurs

à pédale de l'entreprise baignaient dans le silence. Dans la soirée, une fois l'usine fermée, c'était encore possible de voir ces bureaux comme autre chose que la topographie de l'échec. Les ouvriers pouvaient être rentrés chez eux, se reposer avant une autre dure journée de labeur. La poussière sur les chaises et les ordinateurs à pédale démentaient cette impression, mais, dans l'obscurité, avec les ombres drapées sur les meubles et le clair de lune filtrant à travers les persiennes d'acajou, il était facile d'imaginer ce qui aurait pu être.

Les ventilateurs à manivelle continuaient à tourner lentement, les courroies de caoutchouc laotien grinçaient en traversant le plafond, tirant un mince filet d'énergie cinétique depuis les piles à ressort principales de l'usine.

— Les Thaïs ont eu de la chance dans leurs laboratoires, dit Yates. Et maintenant, vous voici. Si j'étais superstitieux, je penserais qu'ils vous ont conjuré en même temps que leurs tomates. Pour ce que j'en sais, chaque organisme a besoin d'un prédateur.

— Vous auriez dû envoyer des rapports sur leurs progrès, lui reprocha Anderson. Cette usine n'est pas de votre seule responsabilité.

Yates fit la grimace. Son visage était une caricature d'effondrement tropical. Des vaisseaux sanguins éclatés fleurissaient sur ses joues et sur le bulbe de son nez, dessinant un territoire en dégénérescence. Ses yeux bleus mouillés cillaient en regardant Anderson, aussi brumeux que l'air étouffant d'ordures de la ville.

— J'aurais dû savoir qu'on me prendrait la place.

— Ce n'est pas personnel.

— Ce n'est que le travail d'une vie.

Il rit d'un raclement sec rappelant le premier stade de la cibicose. Si Anderson n'avait su que Yates, comme tout le

personnel d'AgriGen, était vacciné contre les nouvelles variantes, il aurait aussitôt quitté la pièce.

— J'ai passé des années à construire tout ceci, poursuivit Yates. Et vous me dites que ce n'est pas personnel! (Il désigna la fenêtre du bureau qui donnait sur l'étage de fabrication.) J'ai des piles-AR de la taille de mon poing qui emmagasinent un gigajoule. Cela quadruple le ratio capacité-poids de tous les ressorts sur le marché. Je suis assis sur une révolution dans le stockage de l'énergie et vous allez foutre ça à la poubelle. (Il se pencha en avant.) Nous n'avons pas eu d'énergie aussi facilement transportable depuis le pétrole.

— Uniquement si nous sommes capables de la produire.

— Nous y sommes presque, insista Yates. Ce n'est qu'une question de bains d'algues. C'est le seul point d'achoppement.

Anderson ne réagit pas. Yates sembla prendre cela pour un encouragement.

— Le concept fondamental est solide. Une fois que les bains produiront en quantités suffisantes...

— Vous auriez dû nous tenir informés dès que vous avez vu les noctombres sur le marché. Les Thaïs font pousser des pommes de terre avec succès depuis au moins cinq saisons. Ils ont manifestement une banque de semences à leur disposition. Pourtant, vous n'en avez rien dit.

— Ce n'est pas ma spécialité. Je m'occupe de stockage d'énergie. Pas de production.

Anderson renifla son mépris.

— Où allez-vous trouver les calories pour remonter vos super piles-AR en cas d'épidémie? La rouille vésiculeuse mute toutes les trois saisons à présent. Les hackers génétiques piratent nos créations pour le blé TotalNutrient et pour SoyPRO. Notre dernière variation de maïs HiGro ne

combat la prédation des charançons qu'à 60 %, et on apprend que vous êtes assis sur une mine d'or génétique! Les gens meurent de faim...

Yates rit.

— Ne me parlez pas de sauver des vies. J'ai vu ce qui s'est passé avec la banque de semences en Finlande.

— Nous n'avons pas fait exploser les coffres-forts. Personne ne savait que les Finlandais étaient de tels fanatiques.

— N'importe quel idiot dans la rue aurait pu l'anticiper. Les sociétés caloriques ont une certaine réputation.

— Ce n'était pas mon opération.

Yates rit à nouveau.

— C'est toujours notre excuse, n'est-ce pas? L'entreprise s'engage sur une voie douteuse et nous, nous nous écartons en nous en lavant les mains. Nous nous comportons comme si nous n'avions aucune responsabilité. Elle retire le SoyPRO du marché birman et nous détournons la tête, à prétendre que les questions de droits intellectuels ne nous concernent pas. Mais les gens meurent de faim. (Il tira sur sa cigarette, exhala la fumée.) Je ne sais pas comment vous parvenez encore à dormir.

— C'est facile. Une petite prière à Noé et à saint François et, Dieu merci, nous conservons notre avance sur la rouille vésiculeuse.

14 — Alors, c'est tout? Vous allez fermer l'usine?

— Non, bien sûr que non. La fabrication des piles-AR va continuer.

— Oh?

Yates se pencha en avant, plein d'espoir.

Anderson haussa les épaules.

— C'est une couverture utile.

Le bout incandescent de la cigarette atteint les doigts d'Anderson. Il laisse tomber le mégot dans le trafic, frotte son pouce et son index tandis que Lao Gu continue à pédaler dans les rues encombrées. Bangkok, la cité des êtres divins, bruisse autour d'eux.

Des moines en robes safran se promènent sur les trottoirs à l'ombre de leurs grands parapluies noirs. Des enfants courent en groupe vers les écoles des monastères, bousculent les passants et s'essaiment, rient et s'appellent à grands cris. Des vendeurs de rue tendent leurs bras drapés de guirlandes de soucis, offrandes pour le temple, proposent des amulettes scintillantes de moines révéérés pour se protéger de tout, depuis la stérilité jusqu'à la gale purulente. Des étals de nourriture fument et grésillent dans l'odeur d'huile de friture et de poisson fermenté; autour des chevilles de leurs clients, les formes tremblotantes et chatoyantes des cheshires s'enroulent en gémissant, espérant quelques restes.

Plus haut se dressent les tours de l'ancienne Expansion de Bangkok, vêtues de lierre et de moisissure, leurs fenêtres exposées depuis longtemps, elles ressemblent à de grands os blanchis par les charognards. Sans air conditionné ni ascenseurs pour les rendre habitables, elles se contentent de cloquer au soleil. La fumée noire des feux de fumier illégaux s'échappe de leurs pores, révélant les locaux où les réfugiés malais font cuire leurs chapatis et bouillir leurs *kopis* avant que les chemises blanches n'aient le temps d'investir leur refuge dans les hauteurs et de les tabasser pour leur crime.

Au milieu des files d'embouteillage, les réfugiés de la guerre du charbon venant du nord se prosternent, mains tendues, exquisément polis dans leur posture suppliante. Les vélos, les rickshaws, les wagons tirés par les mastodontes les contournent, s'écartent comme une rivière autour d'un éboulis. Les excroissances en chou-fleur du *fà'gan* déforment

nez et bouche des mendiants. La noix de bétel noircit leurs dents. Anderson fouille dans sa poche et lance une poignée de pièces à leurs pieds, hoche légèrement la tête à leurs *wai* de remerciement.

Puis les murs blanchis et les allées du district industriel des *farang* apparaissent. Des hangars et des usines serrés les uns contre les autres dans une odeur de sel et de poisson pourri. Des marchands ambulants encadrent les allées, protégés du soleil de plomb par des carrés de bâches et des couvertures. Plus loin s'élèvent les digues et les murs du roi Rama XII, comme un verrou contenant la masse écrasante de l'océan.

Il est difficile d'ignorer la présence de ce rempart et la pression de l'eau sur lui. Il est difficile de voir la cité des êtres divins autrement que comme un désastre en devenir. Mais les Thaïs sont entêtés et se sont battus pour protéger de la noyade leur cité sainte de Krung Thep. À l'aide de pompes alimentées au charbon, du barrage et d'une foi profonde dans la conduite visionnaire de la dynastie Chakri, ils sont jusqu'à présent parvenus à retenir ce qui a englouti New York et Rangoon, Mumbai et La Nouvelle-Orléans.

Lao Gu accélère dans une allée, donne de la sonnette avec impatience pour éloigner les coolies qui encombrant l'artère. Des caisses ToutTemps se balancent sur leurs dos bruns. Les logos des piles-AR chinoises Chaozhou, des poignées antibactériennes Matsushita et des filtres à eau en céramique Bo Lok oscillent, hypnotiques à leur rythme lent. Des images du Bouddha et de la Reine Enfant révéree couvrent les murs des usines, luttent avec d'antiques affiches de combats de *muay thai* peintes à la main.

L'usine SpringLife s'élève au-dessus de la pression du trafic, haute forteresse ponctuée d'énormes ventilateurs tournant lentement dans les bouches d'aération des étages supérieurs. De l'autre côté du *soi*, une usine Chaozhou,

fabrique de vélos, la reflète et, entre les deux, les accrétions de bernacles des commerçants ambulants qui s'agrègent toujours autour de l'entrée des manufactures pour vendre casse-croûte et déjeuners aux ouvriers.

Lao Gu freine dans la cour de SpringLife et dépose Anderson devant la porte principale de l'usine. Ce dernier descend du rickshaw, attrape son sac de *ngaw* et reste là un instant, regardant fixement les portes de huit mètres de large qui facilitent l'accès aux mastodontes. On aurait dû renommer la fabrique « La folie de Yates ». L'homme était un optimiste indéfectible. Anderson l'entend encore défendre les mérites de ses algues transgéniques, fouiller les tiroirs de son bureau pour lui montrer des graphiques et des notes malgré ses protestations.

« Vous ne pouvez préjuger de mon travail simplement parce que le projet Trésor de l'Océan a été un échec. Correctement traitées, les algues apportent une amélioration exponentielle à l'absorption et au couplage. Oubliez leur potentiel calorique. Concentrez-vous sur les applications industrielles. Je peux vous offrir l'intégralité du marché du stockage de l'énergie si seulement vous m'accordez un peu de temps. Au moins, essayez un de mes ressorts de démonstration avant de prendre une décision. »

Le rugissement de la fabrique enveloppe Anderson dès son entrée dans l'usine, noie les derniers gémissements désespérés de l'optimisme de Yates.

Les mastodontes grondent contre l'axe de la roue, leurs énormes crânes baissés, leurs trompes préhensiles frottent le sol durant leurs lents cercles autour de l'engrenage producteur d'énergie. Les animaux transgéniques sont le cœur du système cinétique de l'usine, ils produisent l'énergie pour les

tapis roulants de production, pour l'aération, pour les machines. Leurs harnais cliquent en rythme dans leurs mouvements saccadés. En rouge et or, les servants du syndicat marchent à côté des mastodontes, les calment, les changent occasionnellement de place, encouragent les animaux dérivés des éléphants à travailler plus vite, plus fort.

De l'autre côté de la fabrique, la chaîne de production secrète de nouvelles piles-AR, les envoie au contrôle de qualité puis à l'emballage où les ressorts sont entassés sur des palettes dans l'attente du moment théorique où ils seront prêts à l'export. À l'arrivée d'Anderson, les ouvriers interrompent leur travail et *wai*, pressent leurs paumes l'une contre l'autre et les portent à leur front en une vague de respect qui cascade le long de la chaîne.

Banyat, le responsable du contrôle qualité, se presse vers lui. Il *wai*.

Anderson lui dédie à son tour un *wai* machinal.

— Comment se porte la qualité?

Banyat sourit.

— *Dee khap*. Bien. Mieux. Venez. Regardez. (Il désigne la chaîne du menton et Num, le contremaître de jour, fait sonner la cloche annonçant l'interruption totale de la ligne. Banyat fait signe à Anderson de le suivre.) Quelque chose d'intéressant. Vous serez satisfait.

Anderson sourit sèchement, doute que quoi que lui dise Banyat le satisfasse. Il tire un *ngaw* de son sac et le tend au responsable de la qualité.

— Un progrès, vraiment?

Banyat hoche la tête et prend le fruit. Il le regarde à peine, le pèle, engouffre le cœur semi-translucide dans sa bouche. Il ne montre aucune surprise. Aucune réaction particulière. Il se contente de manger le foutu fruit sans

y penser. Anderson grimace. Les *farang* sont toujours les derniers à connaître les changements dans ce pays, une réalité que Hock Seng aime à rappeler quand son esprit paranoïaque commence à soupçonner Anderson de vouloir le virer. Hock Seng connaît déjà probablement le fruit, lui aussi, ou fera semblant si on l'interroge.

Banyat jette le noyau dans la poubelle contenant la nourriture pour les mastodontes.

— Nous avons réglé le problème avec la presse de coupe, annonce-t-il.

Num fait à nouveau sonner sa cloche et les ouvriers s'éloignent de leur place, à reculons. À la troisième sonnerie, les *mahout* du syndicat frappent les mastodontes d'une badine de bambou et ceux-ci s'immobilisent maladroitement. La chaîne de production ralentit. À l'autre bout, les tambours des piles-AR grincent tandis que les roues de la fabrique les bourrent d'énergie, celle qui permettra à la chaîne de se remettre en route après l'inspection d'Anderson.

Banyat le mène le long de la chaîne silencieuse, passe devant les ouvriers qui *wai* dans leur livrée verte et blanche, et écarte le rideau de polymère d'huile de palme qui marque l'entrée de la salle d'affinage. Là, la découverte de Yates est vaporisée avec un abandon délicieux, recouvre les piles de résidus de trouvailles génétiques. Des femmes et des enfants portant des masques triplement filtrants lèvent les yeux et ôtent leur protection pour accorder leur *wai* respectueux à l'homme qui les nourrit. Leurs visages sont couverts de traînées de sueur et de poudre pâle. Seule la peau autour de leur bouche et de leur nez, protégée par les filtres, reste sombre.

Banyat et Anderson traversent la pièce et entrent dans le sauna des salles de montage. Les lampes de trempe flamboient et la puanteur des bassins d'algues génératrices alourdit l'air. Au-dessus, les empilements de tamis mis

à sécher atteignent le plafond, taché de serpents d'algues transgéniques, gouttent, se dessèchent et noircissent en pâte sous la chaleur. Les techniciens suants ne portent que des shorts, des débardeurs et des protections pour la tête. L'endroit est une fournaise malgré les ventilateurs à manivelle et les généreux systèmes d'aération. La transpiration roule lentement dans le cou d'Anderson. Sa chemise est instantanément trempée.

Banyat tend un doigt.

— Ici. Vous voyez ?

Il fait courir le doigt le long d'une barre d'assemblage démantelée, posée à côté de la chaîne principale. Anderson s'agenouille pour inspecter la surface.

— De la rouille, murmure Banyat.

— Je croyais qu'on avait fait une inspection.

— L'eau salée. (Banyat sourit inconfortablement.) L'océan est proche.

Anderson grimace en voyant les rangées d'algues qui suintent du plafond.

— Les cuves d'algues et les tamis de séchage ne changent rien. La personne qui a estimé que nous pouvions nous contenter d'utiliser la chaleur surnuméraire pour soigner tout ça est une imbécile. Efficacité énergétique, mon cul !

Banyat lui offre un autre sourire embarrassé mais ne dit rien.

— Alors, vous avez remplacé les outils de montage ?

— On a gagné 25 % en fiabilité.

— Tant que ça ?

Anderson hoche machinalement la tête. Il fait signe au responsable des outils et l'homme crie à travers la salle d'affinage pour que Num l'entende. La cloche sonne à nouveau, les presses à chaleur et les lampes de trempe recommencent à briller tandis que l'électricité s'engouffre dans le système.

Anderson peste silencieusement contre l'augmentation soudaine de la moiteur déjà étouffante. Chaque fois qu'on les enclenche, les lampes et les presses coûtent quinze mille bahts en taxe carbone, une portion notable du budget carbone du Royaume que SpringLife paie lourdement. Les manipulations du système initiées par Yates sont ingénieuses, permettent à l'usine d'utiliser l'allocation carbone du pays, mais les dépenses en pots-de-vin restent faramineuses.

La roue principale reprend sa course et l'usine frissonne pendant que les moteurs en sous-sol se mettent en branle. Le plancher vibre. La puissance cinétique traverse le système comme de l'adrénaline, une impatience fourmillant d'énergie va se déverser dans la chaîne de production. Un mastodonte hurle de protestation, son servant le fouette pour ramener le silence. Le gémissement de la roue devient un mugissement avant de s'interrompre quand les joules se répandent dans le système énergétique.

Le responsable de la chaîne fait à nouveau sonner la cloche. Les ouvriers s'avancent pour aligner leurs outils de coupe. Ils produisent des piles à ressort de deux gigajoules dont la taille plus petite exige une grande prudence avec les machines. Plus loin, le processus de bobinage s'enclenche et la presse de coupe, avec ses lames de précision récemment remises en état, s'élève sur ses crics hydrauliques en sifflant.

— *Khun*, s'il vous plaît.

Banyat fait signe à Anderson de se placer derrière une cage de protection.

La cloche de Num sonne une dernière fois. La chaîne gémit en se mettant en marche. Anderson ressent un léger frisson en voyant le système s'activer. Les ouvriers s'accroupissent derrière leurs boucliers. Les filaments des piles-AR chuintent en s'échappant des brides d'alignement et traversent une série de cylindres chauffés. Une pulvérisation de

réactif puant pleut sur les filaments couleur rouille, les graisses d'un film lisse qui répartira la poudre d'algue de Yates en une couche égale.

La presse descend violemment. Anderson en a mal aux dents tant le poids est écrasant. Les fils des piles claquent et le filament découpé coule à travers le rideau vers la salle d'affinage. Après trente secondes, il émerge, gris pâle et poussiéreux de poudre dérivée d'algues. Il passe à travers une nouvelle série de cylindres chauds avant d'être torturé pour atteindre sa structure finale, tordu sur lui-même en un rouleau de plus en plus serré, à l'encontre de sa structure moléculaire, pour devenir un ressort très concentré. Un hurlement assourdissant de métal tordu s'élève. Les résidus de lubrifiant et de poudre d'algues pleuvent du revêtement tandis que le ressort se ramasse sur lui-même, éclabousse les ouvriers et l'équipement, puis la pile comprimée est roulée jusqu'à l'emballage et envoyée au contrôle qualité.

Une LED jaune clignote, signifiant que tout se déroule correctement. Les ouvriers jaillissent de leur position protégée pour relancer la presse tandis qu'un nouveau torrent de métal siffle en émergeant des entrailles de la salle de trempe. Les cylindres cliquettent, tournent à vide. Les tuyères de lubrifiant laissent échapper une légère brume en s'autonettoyant avant la prochaine application. Les ouvriers terminent d'aligner les presses puis se réfugient derrière leur bouclier. Si le système venait à se casser, les filaments deviendraient des lames de haute énergie, fouettant la salle de montage de manière incontrôlée. Anderson a déjà vu les têtes s'ouvrir comme des mangues, les membres arrachés et les éclaboussures de sang à la Pollock qui résultent de l'échec des systèmes industriels.

La presse frappe à nouveau la chaîne, coupe une autre des quarante piles-AR produites chaque heure qui n'auront plus,

semble-t-il, que 75 % de risques de finir dans une benne à ordures du ministère de l'Environnement. On dépense des millions pour produire des merdes qui coûteront d'autres millions pour être recyclées – une épée à double tranchant qui ne cesse jamais de tailler. Yates a foutu quelque chose en l'air, que ce soit par accident ou dans un accès rancunier de sabotage, et il aura fallu plus d'un an pour se rendre compte de l'importance du problème, pour examiner les cuves d'algues qui fournissent le revêtement révolutionnaire des piles, pour retravailler la résine de maïs qui joint les interfaces d'équipement des ressorts, pour changer les pratiques de contrôle qualité, pour comprendre ce qu'un niveau d'humidité de 100 % toute l'année impose à un processus industriel conçu pour un climat sec.

Une bouffée de poussière de filtrage entre dans la pièce quand un ouvrier titube à travers le rideau de la salle d'affinage. Son visage sombre est couvert de sueur mélangée à la poudre et à l'huile de palme. Ses collègues, nimbés d'un nuage pâle de résidus, apparaissent momentanément à travers les tentures, tels que des ombres dans une tempête de neige tandis que les filaments se recouvrent de poudre qui empêchera les ressorts de se bloquer sous la compression intense. Toute cette sueur, toutes ces calories, toute l'allocation carbone, tout cela pour offrir une couverture crédible à Anderson pendant qu'il démêle le mystère des noctombres et du *ngaw*.

Une entreprise rationnelle fermerait l'usine. Même Anderson, qui n'a qu'une compréhension limitée des processus impliqués dans cette production nouvelle génération de ressorts, le ferait. Mais ses ouvriers, le syndicat, les chemises blanches et toutes les oreilles attentives du Royaume doivent croire qu'il n'est qu'un aspirant entrepreneur, l'usine doit fonctionner, et bien.

Anderson serre la main de Banyat et le félicite pour son travail.

C'est vraiment dommage. Le potentiel de réussite est réel. Quand il voit l'un des ressorts de Yates fonctionner correctement, cela lui coupe le souffle. Yates était fou mais il n'était pas stupide. Anderson a vu les joules s'échapper des minuscules étuis des piles-AR, lentement, pendant des heures, quand d'autres ressorts n'offrent que le quart de l'énergie pour le double du poids, ou se resserrent simplement en une masse moléculaire liée à la pression énorme des joules dont on s'efforce de les gaver. Parfois, Anderson est presque séduit par le rêve de Yates.

Il inspire profondément et traverse la salle d'affinage. Il en sort de l'autre côté dans un nuage de poudre d'algue et de fumée. Il aspire l'air lourd de la pestilence des déjections piétinées des mastodontes et prend l'escalier pour rejoindre son bureau. Derrière lui, l'un des éléphants modifiés hurle à nouveau, c'est le cri d'un animal maltraité. Anderson se retourne, regarde l'usine et repère le *mahout* coupable. Roue n° 4. Un autre problème à régler sur la longue liste imposée par SpringLife. Il ouvre la porte des bureaux administratifs.

À l'intérieur, les pièces n'ont guère changé depuis la première fois qu'il les a vues. Toujours obscures, toujours cavernes et vides, avec des tables de travail et des ordinateurs à pédale silencieux dans l'ombre. De fines lames de lumière filtrent des persiennes de tek, illuminant les offrandes fumantes aux dieux qui ne sont pas parvenues à sauver le clan chinois de Tan Hock Seng en Malaisie. De l'encens au bois de santal rend la pièce étouffante, tandis que d'autres filets soyeux de fumée s'élèvent d'un autel dressé dans un coin où une statuette dorée, souriante, est accroupie devant des plats de riz U-*Tex* et des mangues couvertes de mouches.